

**D'UNE ÉDUCATION AU SERVICE DE L'ÉCONOMIE À LA
"MÉDIOCRITÉ" : LES BALISES SÉMANTIQUES DU
"DÉVELOPPEMENT"**, Dieudonné TOUGOUMA (Université Joseph Ki-Zerbo
de Ouagadougou– B F)

dieudonnetougouma@gmail.com

Résumé

Le développement est un concept au cœur des débats contemporains. Des hommes politiques aux scientifiques en passant par l'opinion publique, tous militent pour un développement harmonieux. Seulement que le développement est réduit à l'aisance matérielle à telle enseigne que tout est asservi à l'économique. Cette perception, imposée par l'idéologie capitaliste, semble s'implanter dans toutes les parties de la planète, sous l'effet de la mondialisation. Ce qui fait que pour l'homme moderne, le développement a pour signification la possession de richesse matérielle en abondance. Cette mauvaise compréhension semble aussi travestir la pratique éducative. C'est alors que la question suivante se pose : le développement de l'homme peut-il se réduire à son ascension économique ? La finalité de cet article est de déconstruire l'approche sémantique actuelle du développement – fondée sur l'idéologie capitaliste – ainsi que l'asservissement de la pratique éducative au rendement économique. Cette approche sémantique du développement, qui relègue l'homme au bas de l'échelle des valeurs au profit de la "production-consommation", de la croissance économique, n'est pas celle qui sied. Il faudrait alors l'extraire de l'économisme afin de mettre l'homme au centre de l'action développementale ; ce qui nécessite une réforme des pratiques éducatives actuelles.

Mots clés : Capitalisme, croissance économique, développement, médiocrité, pratique éducative.

**FROM EDUCATION IN THE SERVICE OF THE ECONOMY TO «
MEDIOCRITY»: THE SEMANTIC MARKERS OF "DEVELOPMENT"**

Abstract

Development is a concept at the heart of contemporary debates. From politicians to scientists to public opinion, everyone is campaigning for harmonious development. Only that development is reduced to material well-being to such an extent that everything is subject to economics. This perception, imposed by capitalist ideology, seems to be taking root in all parts of the planet, under the effect of globalization. Which means that for modern man, development means the possession of abundant material wealth. This misunderstanding also seems to distort educational practice. It is then that the following question arises: can the development of man be reduced to his economic rise ? In an analytical and critical approach, the purpose of this article is to deconstruct the current semantic approach to development – based on capitalist ideology –, as well as the subjugation of educational practice to economic performance. This semantic approach to development, which relegates man to the bottom of the scale of values in favor of "production-consumption", economic growth, is not the appropriate one. It would

then be necessary to extract it from economism in order to put man at the center of developmental action, which requires a reform of current educational practices.

Keywords: Capitalism, economic growth, development, mediocrity, educational practice.

Introduction

L'humain semble, généralement, considérer son être ainsi que son environnement comme aliénants. C'est justement la raison pour laquelle il n'a fait que multiplier les stratégies, les astuces pour émerger de cette situation qu'il juge peu reluisante. Cette quête d'un meilleur être et d'un cadre de vie enthousiasmant instaure des luttes entre les différentes sociétés humaines : des conflits tribaux, ethniques, entre empires, entre États, entre continents. Ces différentes luttes, dont l'objectif principal est de disposer des meilleures ressources naturelles, ont jalonné l'histoire humaine et sont toujours d'actualité. L'humanité actuelle semble être polarisée en deux blocs : les pays du Nord, ceux considérés comme développés et les pays du Sud, ceux en voie de développement. Cette polarisation du monde découle du contenu sémantique imposé par l'idéologie capitaliste au concept de "développement". Dans l'approche capitaliste, le développement représente, pour un homme ou pour un pays, la possession de biens matériels en abondance, des infrastructures de haut *standing*, la capacité élevée de production et de consommation ; en un mot, la croissance économique, souvent mesurée par le Produit Intérieur Brute (PIB). Cette vision commune du développement a conduit les sociétés humaines actuelles dans une sorte de recherche effrénée pour l'acquisition de biens matériels qui, selon elles, est le seul levier qui permettra l'atteinte de l'épanouissement et l'aisance totale dont rêve tout homme. La fin de la guerre froide, symbolisée par la chute du mur de Berlin, au soir du 09 novembre 1991, avec pour corollaire la victoire du capitalisme sur le communisme, même si cette victoire n'est pas effective dans toutes les contrées, a accentué et répandu cette vision. Cette situation se comprend, dans la mesure où l'élément essentiel du capitalisme est le profit et il est fréquent de constater que la réussite est, de plus en plus, subordonnée à la capacité d'accumulation sans fin de biens matériels. De l'échelle familiale à l'échelle mondiale, en passant par les structures scolaires et universitaires, toutes semblent contribuer à forger cette idée. Ce qui fait que pour l'homme actuel, qu'il vienne du tiers-monde ou de l'Occident, le développement a pour signification la possession de richesse matérielle en abondance. Cette situation n'est pas sans conséquence pour l'école. En effet, de nos jours, tout étant assujéti à l'économique, on assiste également à une mutation de la principale structure formatrice de l'homme, notamment l'éducation, qu'elle soit formelle ou informelle. La finalité première de toute structure éducative était de former l'individu, de sorte à permettre son humanisation et sa socialisation. Ce sont donc les valeurs sociales et humaines qui étaient au centre de toute pratique éducative. L'économique étant au centre des préoccupations sociales actuelles, il est devenu le fondement de toute pratique éducative. De plus en plus, il est demandé aux structures éducatives de former l'homme dans le sens de permettre son intégration économique. La priorité n'est plus à l'humanisation et à l'intégration sociale de l'individu, mais à son

ascension économique. Cette situation est récurrente en Afrique où la question développementale est centrale.

Deux conséquences se dégagent du constat que nous venons de faire. Il s'agit, d'une part, de la réduction du développement à l'économique ; et, d'autre part de l'asservissement de la pratique éducative à l'économique. Cette situation soulève la préoccupation principale suivante : le développement de l'homme doit-il se réduire à son ascension économique ? À cette question principale, se greffent d'autres questions secondaires : faire de l'ascension économique la finalité première de la pratique éducative, comme on le constate de plus en plus en Afrique, ne constitue-t-il pas le principal obstacle du développement ? Plus précisément, la corruption, la luxure, la lubricité, la concupiscence qui prennent de l'ampleur dans nos sociétés, ne proviennent-elles pas de cette mauvaise approche qui réduit le développement à la possession de biens matériels en abondance ? Nous partons de l'hypothèse selon laquelle l'essor économique d'un homme ou d'un pays ne réside pas dans le primat accordé au progrès économique, mais dans la promotion de la créativité ; car, en faisant de l'homme et de la créativité les valeurs fondamentales de toute pratique éducative, on en récolte des dividendes positifs, que ce soit d'un point de vue économique et matériel que celui de l'humanisme. De cette hypothèse principale découlent deux hypothèses secondaires : la première stipule que l'approche capitaliste du développement, notamment celle qui ne considère le développement que du point de vue de la croissance économique, conduit à une déformation et à une instrumentalisation de la pratique éducative. La seconde laisse percevoir, justement, que cette approche biaisée du développement est contre-productive ; car, en lieu et place d'un essor économique, elle impulse, plutôt, une dynamique de paupérisation accélérée de la population, sans oublier son effet déshumanisant.

Dans une démarche analytique et critique, l'objectif de notre analyse est de montrer que l'approche actuelle du développement fondée sur l'idéologie capitaliste – en Afrique et dans le monde d'une manière générale, ainsi que l'asservissement de la pratique éducative au rendement économique ne sont pas de nature à permettre l'atteinte du véritable développement. Pour ce faire, nous verrons qu'en faisant de l'ascension économique la finalité du développement et en instrumentalisant "l'école" de sorte à ce qu'elle s'oriente spécifiquement vers l'insertion économique de l'individu, les humains pourraient poursuivre en vain le véritable développement. Nous constaterons, par la suite, que ce véritable développement ne pourra être effectif que par une nouvelle conceptualisation du concept de "développement", afin de l'extraire de l'économisme dans lequel on veut l'y enfermer. Pour terminer, nous soulignerons que le développement s'obtient, non pas dans une recherche effrénée de croissance économique, mais en faisant des valeurs humaines ainsi que de la créativité les principales finalités de toute pratique éducative.

1. D'une conception biaisée du "développement" à l'instrumentalisation de l'éducation

Il est fréquent, de nos jours, de voir dans l'opinion publique africaine et même au sein des structures scientifiques, le souhait d'une réforme des systèmes éducatifs actuels. Cette exhortation à la réforme éducative semble tout à fait légitime, dans la mesure où les pratiques éducatives actuelles ont montré leur limite dans la

formation intégrale des populations africaines. Toutefois, cet appel à la réforme se fait sur la base d'un contenu sémantique du concept de "développement" qui, de notre point de vue, est biaisé. Il s'agit d'une approche qui réduit le développement à l'ascension économique. Où situer l'origine de cette perception superficielle et partielle ?

Au fil de l'histoire humaine, il ne fut un moment où le concept de développement n'ait pas été au cœur des préoccupations humaines. Les humains ont toujours nourri l'idée d'un développement qui s'effectue dans une maîtrise croissante de l'environnement, dans l'extraction des ressources naturelles afin de rendre agréable leur cadre de vie. L'expansion de la science et de la technique à la période moderne, avec l'exhortation cartésienne (1966) selon laquelle cette expansion devrait permettre à l'homme d'être *maître et possesseur de la nature*, va accentuer ce désir. L'industrialisation de l'Europe au XIX^e siècle, rendue possible par les deux premières révolutions industrielles, impulse le passage d'une économie artisanale à une économie mécanique, du travail manuel et artisanal au travail mécanisé et à la chaîne ; le tout assorti d'une forte production de biens et de services. Cette forte production instaure le goût de la consommation et de la luxure. La révolution industrielle, soutenue par l'idéologie capitaliste, fait de la consommation et de la recherche du profit des valeurs centrales dans l'imaginaire collectif.

À partir de cette nouvelle donne, le développement va, de plus en plus, s'inféoder dans l'idéologie capitaliste, puisqu'à la fin de la guerre froide, symbolisée par la chute du mur de Berlin, « le capitalisme s'impose comme un modèle universel [...] » (S. Dang et A. d'Alluin, 2017). La croissance économique devient le dénominateur commun du développement d'un pays. On dira d'un pays qu'il est développé s'il a une croissance économique forte, si sa production de biens et de services est accélérée. Dans l'imaginaire collectif, le développement a pour signification la production agricole, la production industrielle, les infrastructures. Cette conception occidentale du développement se mondialise de sorte à instaurer une sorte de bipolarisation du monde. D'un côté, on a les pays dits sous-développés, parce que possédant une production agricole et industrielle faible, parce que les infrastructures ne sont pas très développées. D'un autre côté, on a les pays dits développés, parce qu'ayant une croissance économique forte avec son lot de conséquences. Cette perception matérielle s'impose au fil du temps en Afrique. De nos jours, le développement n'est perçu, sur notre continent, que sous l'angle de la croissance économique. La production agricole et industrielle, les infrastructures deviennent l'indice majeur du niveau de développement d'un pays.

Cette perception du développement, à l'échelle d'un pays, va s'imposer à l'échelle individuelle, impulsant l'idée selon laquelle le développement de l'individu-homme se mesure par son aisance matérielle, par sa capacité financière. Le développement d'un homme se résume dans sa capacité à accumuler indéfiniment les biens matériels. Les hommes immensément riches deviennent les symboles de la réussite sociale. Cette approche bouleversera toutes les structures sociales. Ainsi, de l'échelle familiale à la dimension étatique, le développement devient synonyme de croissance économique. C'est alors que, de plus en plus, les structures éducatives sont exhortées à se réformer afin de mettre en place des programmes et des cursus de formation qui visent, principalement, l'intégration économique de l'individu formé. Cette approche est compréhensible, d'autant plus que l'orientation de toute

société découle de la trajectoire de sa pratique éducative, comme le confirme E. Kant lorsqu'il estime, dans ses *Réflexions sur l'éducation*, que l'homme n'est que la résultante de l'action éducative ; « il n'est que ce que l'éducation fait de lui » (2000, p. 99). Dans cette configuration, une société qui voudrait orienter sa population vers l'insertion économique, vers la croissance économique, se voit contrainte d'actionner les leviers de son système éducatif dans cette dynamique.

Il faut dire que toute société n'existe que dans la mesure où elle constitue un corps dont les différents membres représentent les éléments, c'est-à-dire l'ensemble des hommes qui la composent. Une société humaine constitue un "tout", une entité unie autour d'un certain nombre de valeurs qui constituent un ciment rattachant tous les éléments. L'ensemble de ces valeurs, sur lesquelles chaque membre de la société se reconnaît, permet une certaine harmonie autour d'un idéal commun. Cela sous-entend que sans idéal commun, sans valeurs communes, il est difficile d'avoir une société, dans la mesure où celle-ci forge en chaque homme une "identité personnelle", inspirée du modèle social en vigueur. L'adhésion autour des valeurs qui rendent possible l'harmonie de la société s'effectue à travers l'éducation. L'éducation est née dans l'optique de réunir les hommes d'une même société autour d'un idéal. Ainsi, comme le disent J. Leif et G. Rustin (1984, p. 13), « l'éducation et l'enseignement n'ont de sens que par rapport aux fins qu'on leur assigne relativement à la condition humaine. » L'éducation n'a de sens que dans la mesure où elle favorise une existence sociale, une harmonie entre les membres d'une même société.

Chaque société semble refléter le type d'éducation mise en place. Plus précisément, à chaque type de société correspond un type d'homme. Or, chaque type d'homme est la résultante d'un type d'éducation. Par conséquent, à chaque type de société correspond un type d'éducation. La société humaine, contrairement aux sociétés animales, se constitue à travers l'éducation. Les théories et les pratiques éducatives, au fil de l'histoire, n'ont pas suivi une pente linéaire. Elles ont changé, varié d'une époque à une autre et au sein d'une même époque en fonction des réalités du moment, en fonction des enjeux contextuels. Les hommes ont toujours éduqué dans le sens de répondre aux défis auxquels ils font face dans leur vie quotidienne. De la nature de la société à promouvoir correspond une éducation donnée, laquelle impulse l'atteinte de l'idéal social poursuivi. Ainsi, comme la croissance économique semble prendre davantage de place dans les sociétés actuelles, les systèmes éducatifs sont reformés dans le but de poursuivre cet idéal.

De nos jours, les pratiques éducatives sont pensées de telle sorte à former les populations pour les besoins économiques. Il s'agit des pratiques éducatives assujetties à l'avoir, à telle enseigne qu'on ne forme que dans la mesure où cette formation permet à l'individu d'atteindre l'épanouissement matériel. Comme le constate E. Njoh Mouellé (1988, p. 222),

La culture reste souvent considérée comme asservie à l'économie, aux considérations matérielles d'emploi ou de chômage. Ici et là on proclame ouvertement la nécessité d'adapter la formation aux besoins des économies nationales. Lorsque les besoins de l'économie ne le rendent pas nécessaire, on ne forme pas, on n'éduque pas.

Ainsi, la pratique éducative est, de plus en plus, assujettie à l'idéal économique au détriment des valeurs humaines et de la socialisation. Nous vivons

dans une société « [...] régie par une économie capitaliste qui prend les individus dans ses filets pour les faire travailler et consommer [...] » (R. Hétiér, 2022, p. 1). L'idéologie capitaliste s'étant imposée dans le monde avec la mondialisation, les pratiques éducatives subissent également cette influence idéologique. L'école, dans le but de répondre aux exigences du capitalisme fondées sur les lois du marché, est exhortée à former les apprenants de sorte à ce qu'ils puissent s'intégrer dans le couple "producteur-consommateur". Nous avons là, la confirmation de notre première hypothèse secondaire, qui stipule que l'approche capitaliste du développement, notamment celle qui ne considère le développement que du point de vue des dividendes économiques, conduit à une déformation et à une instrumentalisation de la pratique éducative. C'est alors que les valeurs humaines ne sont plus centrales dans les finalités éducatives ; la production et la consommation deviennent la boussole d'orientation des différents systèmes éducatifs. Comme le remarque, avec désolation, J. de Coulon (2015, p. 16), « [...] consommer sans trop penser. Je dépense, donc je suis : tel est le slogan de notre temps. » Cette tendance n'est-elle auteure des différentes crises qui tenaillent l'humanité actuelle, d'autant plus qu'elle fait de l'économie, de la luxure, de l'aisance matérielle, les valeurs centrales de l'existence humaine ? Au fond, cette déification de l'"avoir" n'est-elle pas la cause de la déshumanisation de l'humanité actuelle ?

2. De la déification de l'"avoir" à la "médiocrité"

Il faut dire que la nouvelle approche du développement, qui l'assimile à l'accumulation à outrance de biens matériels, n'est pas celle qui sied. Ainsi, comme le souligne E. Njoh Mouellé (2002, p. 28), « on ne peut pas prétendre avoir développé un pays tout simplement parce que le P.I.B est très élevé et le taux de croissance assez flatteur [...] ». Cette approche biaisée produit des conséquences négatives à un double point de vue : a) Elle peut produire l'effet contraire de ce qu'elle est censée permettre. Autrement dit, la réduction du développement à son simple aspect matériel et économique entraîne un recul économique du pays, alors qu'elle devait favoriser justement la croissance économique. b) Cette approche inhibe toutes les valeurs humaines, avec pour corollaire la déshumanisation de l'humanité.

Dans un pays, si le développement est réduit à la croissance économique, à la course effrénée pour l'accumulation de biens matériels, cela est dommageable pour l'économie de ce pays. En effet, cette approche capitaliste, en faisant de l'économie la valeur suprême, sous-estime l'être au profit de l'avoir, de sorte que dans ce pays, la valeur d'un homme réside dans la valeur de son avoir. Cela se justifie, quand on sait que « le capitalisme a pour centre nerveux la finance, dont la raison d'être est de faire de l'argent avec l'argent » (M. Aglietta, 2019). La réussite sociale s'identifiant à la réussite économique, un homme n'aura de la valeur que dans la mesure où il est immensément riche. Dans ce cas de figure, l'honnêteté, la vertu ne sont plus les valeurs centrales dans ce pays. Tous les habitants de ce pays auront pour préoccupation l'accumulation de richesses matérielles. Cette course effrénée pour l'enrichissement a pour conséquence la corruption, la gabegie, la concupiscence, la lubricité. Des dirigeants politiques à la population civile, en passant par les structures publiques et militaires, tous mettront en place des stratégies qui leur permettront de s'enrichir individuellement. Ainsi, les fonds publics seront

pillés par tous ceux qui en ont la possibilité, conduisant à un appauvrissement accéléré du pays, avec pour conséquence la hausse de la criminalité, les révoltes, les différentes crises.

Lorsqu'on analyse de près les différentes crises en Afrique, elles trouvent, pour la grande majorité, leur source dans cet état de fait. En fait, le terrorisme, les rébellions, le grand banditisme, les guerres, etc. sont alimentés principalement par la corruption, les détournements des biens publics et les injustices qui en émanent. À titre d'illustration, au Burkina Faso, la corruption est considérée comme l'une des principales causes du terrorisme. En effet, selon S. Nacanabo, Secrétaire exécutif du REN-LAC¹, « il est impossible de lutter avec succès contre le terrorisme sans lutter contre la corruption » (Cryspin Laoundi, 2023). Il faut remarquer également que les zones par lesquelles le terrorisme s'est installé sont les zones qui furent pendant longtemps délaissées. Les populations de ces zones ressentent, ainsi, une certaine injustice à leur égard, ce qui facilite l'installation de la propagande terroriste. Il ressort alors que l'assimilation du développement à l'essor et à la croissance économiques conduit généralement à l'effet contraire. Comme le mentionne si bien F. Bourgignon (2011, p. 7) « [...] le PIB d'un pays peut croître sans que la santé, l'éducation ou les situations de pauvreté n'évoluent positivement ». La croissance économique, l'accumulation des biens matériels ne sont pas des déterminants suffisants pour justifier du développement d'un homme ou d'un pays. Lorsque ces éléments sont considérés, à tort, comme principaux facteurs du développement, ils produisent l'effet inverse. Autrement dit, quand un pays fait de la croissance économique la finalité première de ses actions, cela entraîne généralement un effet contraire ; en lieu et place d'une croissance économique, ce pays pourrait être victime d'une dégringolade économique. Au-delà du contexte de précarité engendré, la réduction du développement aux dividendes économiques pose une autre situation critique pour l'humanité d'une manière générale.

Cette approche biaisée du développement a conduit à une déshumanisation de l'humanité, avec son lot de conséquences dommageables. Lorsque le développement est pensé uniquement à travers les dividendes économiques, la production économique, les valeurs humaines sont inhibées au profit du matériel. Bien attendu, l'aisance matérielle constitue un élément crucial dans le processus du développement. Toutefois, réduire le développement à sa manifestation simplement matérielle pourrait conduire à une dépréciation de la valeur de l'humain, d'autant plus que l'homme est un être dual, de sorte que sa dimension immatérielle ne saurait être superfétatoire ; elle semble même plus capitale que sa matérialité. L'approche actuelle du développement conduit à la négation de toute autre valeur humaine, à part celle fondée sur les devises économiques. Comme le note encore E. Njoh Mouellé (1983, p. 54), « si on supprime dans l'existence des hommes toute préoccupation de la valeur, c'est la chute verticale dans l'animalité, le triomphe des instincts les plus grossiers, la loi de la jungle avec tout ce qui s'ensuit. » L'approche actuelle du développement instaure alors une logique d'animalisation de l'homme. L'actualité internationale constitue une illustration de cette décadence de la valeur humaine. Tout est pensé en termes de rentabilité ou de perte économique, en termes de géopolitique et géostratégie se rapportant également, *in fine*, à l'économie. « Ces

¹ Le Réseau National de Lutte Anti-Corruption au Burkina Faso.

valeurs [celles prônées par le capitalisme] sont en fait des *antivaleurs*, déplore R. Hétier, il s'agit de la violence et de la perversion d'un individu sans limites, dont on a favorisé la réussite sans considération pour la sensibilité ou la morale, notamment » (2022, p. 1).

E. Njoh Mouellé considère cette approche du développement comme relevant de la "médiocrité". Tant que la médiocrité règne en grande pompe, il devient difficile d'atteindre le développement, le vrai développement.

Si le fait d'avoir en sa possession quantité de biens est synonyme de développement, ce type de développement produit un type d'homme que Njoh Mouellé appelle l'homme de l'avoir ou encore l'homme médiocre. Plus qu'un homme pauvre, l'homme de l'avoir serait d'après notre philosophe un pauvre homme, c'est-à-dire qu'il est pauvre en esprit. (L. M. Poamé, 2002, p.97).

La médiocrité représente ici le primat accordé à l'avoir au détriment de l'être. En effet, avec les nouvelles possibilités offertes par les différentes révolutions industrielles, l'homme a acquis les moyens de réaliser son paradis sur terre. Les objets fabriqués prennent alors plus de place dans l'existence humaine. Ces objets, qui ne sont qu'un moyen pour faciliter et réaliser la vie paradisiaque tant convoitée par l'homme, vont se transformer, peu à peu, en fin : le "moyen" devient une "fin". Le "moyen" est ce dont on se sert en vue de... Le "moyen" est une raison, une cause ; il favorise l'accomplissement d'un acte, il ne saurait en aucun cas être l'acte, sinon l'effet et la cause seraient similaires. La "fin" est ce que le "moyen" permet d'accomplir, d'atteindre ; c'est l'objectif recherché. Les biens matériels sont, de ce fait, un moyen en vue de réaliser l'essence humaine ; c'est ce que l'homme peut posséder, l'avoir. L'avoir est un moyen permettant à l'homme de réaliser son essence, ce n'est pas l'essence de l'homme. Prendre le moyen pour la fin, et par ricochet l'avoir pour l'être, constitue une aberration dangereuse pour la réalisation de l'essence humaine et c'est là justement l'expression d'une grande médiocrité.

Dans ce monde capitaliste, la facilité que le "moyen" procure à l'homme l'a, peu à peu, voilé sur la "fin" recherchée ; et, comme le "moyen" devenait la seule chose visible, il est devenu la "fin". L'humain et sa valeur ont perdu leur visibilité pour s'identifier à l'avoir ; l'homme étant devenu ce qu'il "a", sa valeur ne peut se résumer qu'à la valeur de son avoir. Ainsi, les sociétés humaines, de plus en plus, n'ont eu d'yeux et de considération que pour l'avoir. Cette attitude représente une médiocrité et le plus aberrant dans cette situation selon E. Njoh Mouellé (1988, p.219), est que toutes les nations « manifestent une grande insuffisance de détachement à l'égard de ce qu'elles considèrent aveuglement comme leur essence même, à savoir leur corps physique, avec ce qu'il comporte d'intérêts en direction de l'avoir. »

Cette attitude médiocre constitue un frein pour le développement de tout homme et de toute nation, car « la moralité de l'homme de l'avoir n'a rien qui rehausse véritablement l'homme » (E. Njoh Mouellé, 1988, p.179). On se rend compte alors que cette approche n'est pas de nature à permettre le véritable développement de l'homme. Cette déduction vient aussi confirmer notre deuxième hypothèse secondaire, selon laquelle l'approche capitaliste du développement est contre-productive ; car, en lieu et place d'un essor économique, elle impulse, plutôt, une dynamique de paupérisation accélérée de la population, sans oublier son effet

déshumanisant. Une nouvelle conceptualisation du développement devient une nécessité, surtout en Afrique, afin d'éviter qu'elle ne commette les mêmes erreurs que les pays occidentaux, gagnés par le capitalisme et qui ne considèrent le développement que sous son aspect matériel et financier.

3. La nécessité d'une nouvelle conceptualisation du développement

Le développement est une préoccupation centrale dans toutes les sociétés humaines. Généralement, lorsqu'il est postulé qu'il y a développement d'une situation ou d'un être, on admet, implicitement, qu'il y a eu une évolution de la situation ou de l'être, que cette situation ou cet être est passé d'un état A à un état B, avec amélioration de l'état B par rapport à l'état A. Ainsi, postuler le développement d'un pays ou d'un homme sous-entend qu'il (le pays ou l'homme) est passé d'un état jugé insatisfaisant à un état jugé meilleur. Nous avons vu, dans l'analyse susmentionnée, que le processus par lequel la valeur d'un homme a été assimilée à la valeur de son *avoir* n'est pas de nature à permettre le véritable développement ; ce qui fait que le développement d'un homme ou d'un pays ne saurait se mesurer en fonction du développement de son *avoir*, en fonction de sa "pauvreté monétaire" (revenu de consommation inférieur à un seuil donné, généralement fixé par les économistes).

L'approche selon laquelle "se développer" pour un homme ou pour un pays se trouve dans la capacité de cet homme ou de ce pays à accumuler indéfiniment des biens matériels n'est pas celle qui sied, car « "développement" et "croissance économique" ne sont pas synonymes » (F. Bourgignon, 2011, p. 7). C'est à juste titre alors que E. Morin (2000, p.74) postule le vœu suivant : « conçu de façon seulement technico-économique, le développement est à terme insoutenable. Il nous faut une notion plus riche et complexe du développement qui soit non seulement matériel mais aussi intellectuel, affectif, moral [...] » Cette pensée de Morin montre, effectivement, que le contenu que l'humanité donne actuellement au développement n'est pas convenable, étant entendu qu'il fait fi de la complexité de la vie humaine. Cette conception ne tient compte ni de l'intelligence, ni de la moralité, encore moins de la spiritualité, qui pourtant, sont des valeurs fondamentales du statut d'homme. Et même qu'il ne serait pas absurde d'affirmer que c'est la partie la plus essentielle du statut d'homme qui a été oubliée et ce n'est pas E. Njoh Mouellé (1988, p. 150) qui tiendra un langage contraire, en ce sens que pour lui, « le sous-développement de l'avoir n'est pas l'essentiel ; le véritable sous-développement est celui de l'être en tant que tel. » Le véritable sous-développement est celui qu'on perçoit chez l'*être*, c'est-à-dire l'absence d'intelligence, de moralité ou de spiritualité. Il est, par conséquent, évident que le vœu formulé par E. Morin de repenser le contenu sémantique du concept de "développement", pour lui en trouver un de convenable, est plus que nécessaire. À la suite de E. Morin, S. Latouche (2004, p. 115) estime aussi qu'« [...] il nous faut concevoir et vouloir une société dans laquelle les valeurs économiques ont cessé d'être centrales (ou uniques), ou l'économie est remise à sa place comme simple moyen de la vie humaine et non comme fin ultime. » Autrement dit, pour S. Latouche également, il faut extraire le développement de son ancrage purement économique, de sorte à construire une société dans laquelle les valeurs économiques regagneront leur place légitime : l'économie ne doit pas être la

finalité de l'existence humaine, il doit être au service de l'homme, donc être un "moyen" et non une "fin".

Dans la quête de ce vœu, le penseur camerounais postule que le développement doit avoir pour finalité l'homme ; « l'homme doit être la finalité de tout développement » (E. Njoh Mouellé, 1988, p. 208) ou du moins que le développement est conditionné par la réalisation du "bien-être" de l'homme. Mais, que faut-il comprendre par "bien-être", si tant est qu'il doive être le contenu idéal du développement ? Le "bien-être" doit être le principal but que le développement s'évertue à contenir et ce "bien-être" n'est rien d'autre que « l'accomplissement total de soi » (E. Njoh Mouellé, 1988, p.67). Il est perceptible déjà à ce niveau que l'homme doit être au cœur du développement, car le terme "accomplissement de soi" fait référence à la réalisation de l'être de l'homme, l'atteinte de son essence et ne se résume pas uniquement à la "sécurité"². Le "bien-être" est l'ensemble des conditions qui permettent à un homme de réaliser son "être", d'accomplir son essence, d'atteindre sa fin. Or, comme l'affirme E. Njoh Mouellé (1988, p. 72), « la fin dernière de l'homme est d'actualiser son humanité, de s'accomplir totalement en créant des œuvres qui se proposent en addition au monde », c'est-à-dire qu'un homme qui a atteint le développement est un homme d'initiative, un être capable de créer de nouvelles valeurs. Dans la même perspective, un pays développé doit être celui qui fourmille de créateurs, celui qui donne de la valeur à toute initiative créatrice.

Bien avant E. Njoh Mouellé, c'est l'ex-président tanzanien J. K. Nyerere qui, au regard du contexte africain d'alors, marqué par la colonisation et l'exploitation des sociétés africaines, trouva crucial de conceptualiser une philosophie du développement adaptée aux sociétés africaines. J. K. Nyerere élabore une philosophie faisant la promotion du « [...] développement centré sur l'homme » à travers le concept de "Ujamma", qui signifie, en swahili, « ce qui a trait à la famille étendue » (C. Delanga, 2018, p. 2). La philosophie du développement de J. K. Nyerere s'articule sur trois principales dimensions du développement, notamment la dimension quantitative, la dimension qualitative et la dimension compétitive. La dimension quantitative du développement s'obtient dans l'accumulation d'objets-réponses, c'est-à-dire l'ensemble des conditions matérielles du bien-être de l'homme. Cette dimension échoit de l'acharnement au travail, ce qui n'est pas encore totalement le cas en Afrique. Ainsi, les Africains doivent multiplier les efforts afin d'atteindre l'aisance matérielle.

Toutefois, il faudra aller au-delà de l'avoir, car l'avoir ne saurait être une condition suffisante au développement. Pour lui, il faut s'émanciper de la mentalité capitaliste qui résume le développement, pour les pays africains, à l'accumulation de l'argent, à l'industrialisation du continent et aux aides extérieures. Ainsi, écrit-il, « l'argent, et la richesse qu'il représente, sont la conséquence et non la base du développement » (J. K. Nyerere, 1970, p. 95). Autrement dit, les Occidentaux, à travers l'idéologie capitaliste, font croire aux Africains que le développement se résume à l'accumulation de biens matériels, alors qu'ils ne sont qu'un aboutissement

² Le terme "sécurité" s'entend chez E. Njoh Mouellé comme la garantie des besoins vitaux de l'homme, l'ensemble des conditions matérielles qui favorisent la survie de l'homme, le "bien avoir".

dans le processus du développement. Le véritable développement se manifeste dans l'aspect qualitatif de l'homme, c'est-à-dire dans le développement de l'Être. « Nyerere accorde donc une place de choix aux valeurs qui accompagnent ce développement qualitatif et fait de l'homme, de l'éducation et de la culture, ses piliers fondamentaux », estime C. Delanga (2018, p.465). Pour obtenir ce développement, celui qui met l'homme au centre de son action, il nous semble nécessaire de préconiser une réforme de la pratique éducative en Afrique, mais aussi dans le reste du monde.

4. L'urgence d'une réforme des systèmes éducatifs

Les voix qui exhortent l'école à former prioritairement dans le sens de l'insertion économique de l'individu sont, de plus en plus, audibles. Or, ce primat accordé à l'insertion économique de l'apprenant est généralement contre-productif, d'autant plus que cette finalité assignée à l'éducation finit par faire de l'apprenant un homme qui n'accorde de la valeur qu'aux biens matériels, à la croissance économique. L'enrichissement devenant la seule valeur qui vaille à ses yeux, il usera de tous les moyens pour y parvenir, même les moyens immoraux, notamment la corruption, la gabegie, les détournements, etc. Ainsi, l'asservissement de l'éducation à l'économique n'est pas de nature à permettre le véritable développement de l'homme et des sociétés humaines. Il nous semble qu'il faille revoir la pratique éducative, de sorte à accorder le primat aux valeurs humaines et surtout à la créativité. Il faut alors comprendre J. Ki-Zerbo lorsqu'il construit une philosophie du développement fondée sur les ressources endogènes, ainsi que le « yèrè don » (D. M. Soro, 2022, p. 123), c'est-à-dire la connaissance de soi. Selon J. Ki-Zerbo, aucun développement ne peut se faire sans qu'il y ait une réforme de la pratique éducative. Et comme pour lui, les sociétés actuelles, et particulièrement la société africaine, ne sont pas développées, il devient urgent que la pratique éducative soit réformée dans l'optique d'impulser un changement propice au développement ; d'où l'urgence d'*Éduquer ou périr* (J. Ki-Zerbo, 1990), titre d'un de ses ouvrages clés. C'est alors qu'il écrira dans *À quand l'Afrique ?* que « l'éducation doit être considérée comme le cœur même du développement » (J. Ki-Zerbo, 2003, p.174). Toutefois, il ne s'agit pas de cette éducation asservie à l'essor économique ; celle qui se fixe pour finalité l'insertion économique de l'apprenant, mais plutôt l'éducation qui forme aux valeurs humaines et à la créativité.

En fait, c'est l'esprit d'innovation, de créativité inculquée aux apprenants qui pourrait favoriser le véritable développement de l'Afrique et de l'humanité d'une manière générale. En effet, cet esprit de créativité impulsera une dynamique, non pas de valorisation à outrance des biens matériels et de l'enrichissement, mais une valorisation de la création, une valorisation de l'apport de chaque apprenant à la société. C'est ainsi que chaque apprenant voudra être utile à sa communauté à travers son apport créatif. Cet esprit favorisera non seulement la solidarité entre humains, mais il sera aussi d'un grand apport du point de vue du développement économique. En réalité, l'apprenant ayant en esprit que sa valeur ne se mesure que par son impact positif pour la société, il sera moins enclin à certains actes nocifs tels que la gabegie, la corruption, les détournements, etc. Ainsi, en plus d'être créatif et inventif, il sera un bon citoyen. Il est alors évident que l'essor économique d'un homme ou d'un pays ne réside pas dans le primat accordé au progrès économique, mais à la créativité.

En faisant de l'homme la valeur suprême de toute pratique éducative, on en récolte des dividendes positifs, que ce soit d'un point de vue économique et matériel que celui de l'humanisme. Cette dernière analyse corrobore, alors, notre hypothèse principale de recherche selon laquelle, seule une nouvelle orientation des finalités de l'éducation vers la créativité et la promotion des valeurs humaines au détriment de la pure croissance économique, pourrait permettre aux sociétés africaines et à l'humanité d'une manière générale d'atteindre le véritable développement, qui est celui de l'être.

Conclusion

L'humanité actuelle semble être au cœur de toutes les horreurs. Des catastrophes naturelles à la misère extrême en passant par les guerres, le terrorisme, les crises politiques et sociales, le monde actuel présente un visage tragique et ne laisse pas percevoir l'avènement d'un avenir enchanteur pour les humains. Notre description semble pessimiste, mais cela n'est que l'expression de la triste réalité. Cette chaotique situation a mis en lumière un concept central : celui du "développement". Si les humains souffrent le martyr, c'est justement parce que le développement fait défaut ; que ce soit au niveau individuel ou à l'échelle des différents pays. Il est alors logique que le développement soit au cœur de toutes les préoccupations humaines. Toutefois, la question est de savoir si l'approche sémantique et conceptuelle du développement est celle qui sied. En analysant, on se rend compte que les différentes perceptions du développement, influencées par l'idéologie capitaliste, sont, pour la plupart, inexactes et partielles. En réduisant le développement à son aspect simplement matériel, l'approche sémantique du concept de "développement" n'est pas celle qui sied ; car, comme le soulignent G. Heal et A. A. Le Kama (2011, p. 95), « depuis des décennies, nous savons que le PIB présente de nombreuses limites dans sa capacité à mesurer le bien-être ». Considérer simplement le développement comme l'ascension économique d'un homme ou d'un pays, c'est risquer une néantisation de l'homme dans l'action développementale. Dans ce cas de figure, l'éducation qui, dans sa vocation première, devrait former l'homme aux valeurs sociales et humanistes, se retrouve dans une sorte de "marchandisation" de l'humain. Autrement dit, l'homme devient une "marchandise" qui doit répondre aux exigences des entreprises qui en font la commande. Cette perception n'est pas à même de favoriser le développement intégral de l'homme, d'autant plus cette approche ne fait que développer les tendances les plus avilissantes de l'humain, notamment la lubricité, la boulimie, la concupiscence, etc. C'est la raison pour laquelle, à la suite de l'ex-président tanzanien J. K. Nyerere, du philosophe camerounais E. Njoh Mouellé, des penseurs français E. Morin et S. Latouche, nous préconisons une nouvelle conceptualisation du développement ; dans laquelle conceptualisation, le développement ne se résumera plus aux devises et dividendes économiques, mais à l'émergence pluriel de l'homme. Une émergence de sa dimension aussi bien matérielle que celle spirituelle, intellectuelle ou mentale. Cette nouvelle approche nécessite une réforme des approches éducatives, de sorte à former l'apprenant dans le sens de l'humanisme et de la créativité. Cette nouvelle approche sémantique du développement et de la pratique éducative constitue, pour nous, le meilleur chemin vers un véritable développement du continent africain ; un développement qui permet d'éviter les erreurs commises par les pays occidentaux

qui, dans l'action développementale, néantisent l'individu-homme au profit de la croissance économique, de l'accumulation accélérée des richesses matérielles.

Bibliographie

- AGLIETTA Michel, 2019, *Capitalisme. Le temps des ruptures*, Paris, Odile Jacob.
- BOURGUIGNON François, 2011, « Introduction », *Revue d'économie du développement*, n°2011/2-3, Vol. 19, pp. 7-11, [En ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-d-economie-du-developpement-2011-2-page-7.htm>, consulté le 09/02/2024.
- COULON, Jacques de, 2015, *Plaidoyer pour une éducation humaniste*, Paris, La Source de Vie.
- DANG Stéphane et ASTRID D'Halluin, 2017, « Chapitre1. Les modèles du capitalisme », DSCG 6 Oral d'économie se déroulant partiellement en anglais, pp. 7-26, [En ligne], URL : <https://www.cairn.info/dscg-6-oral-d-economie-se-deroulant-partiellement--9782311403688-page-7.htm>, consulté le 09/02/2024.
- DELANGA Célestin, 2018, « Le développement de l'Afrique à la lumière de Nyerere : un droit d'inventaire pour quelle perspective ? », *Thinking Africa*, n°32, [En ligne], URL : <https://www.thinkingafrica.org/V2/le-developpement-de-lafrigue-a-la-lumiere-de-nyerere/>, consulté le 12/08/2023.
- DESCARTES René, 1966, *Le discours de la méthode*, Paris, Flammarion.
- HEAL Geoffrey et LE KAMA Alain Ayong, 2011, « Durabilité, croissance et prospérité », *Revue française d'économie*, n°2011/2 Vol. 26, pp. 95-114, [En ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-d-economie-2011-2-page-95.htm>, consulté le 12/08/2023.
- HETIER Renaud, 2022, « Quand le capitalisme retourne les valeurs de l'éducation », *Recherches en éducation*, [En ligne], 49 |, URL : <http://journals.openedition.org/ree/11379> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ree.11379>, mis en ligne le 01 novembre 2022, consulté le 09 février 2024.
- KANT Emmanuel, 2000, *Réflexions sur l'éducation*, introduction et traduction d'Alexis Philonenko, Paris, J. Vrin.
- KI-ZERBO Joseph, 1990, *Éduquer ou périr*, Paris, L'Harmattan.
- KI-ZERBO Joseph, 2003, *À quand l'Afrique ?*, Paris, L'Aube.
- LAOUNDI Crispin, 2023, « Burkina : "il est impossible de lutter avec succès contre le terrorisme sans lutter contre la corruption" convainc Sagado Nacanabo », *Lefaso.net*, [En ligne], URL : <https://lefaso.net/spip.php?article123751>, mis en ligne le 21/08/2023, consulté le 09/02/2024.
- LATOUCHE Serge, 2004, *Survivre au développement : De la décolonisation de l'imaginaire économique à la construction d'une société alternative*, Paris, Mille et une nuits.
- LEIF Joseph et RUSTIN Georges, 1984, *Philosophie de l'éducation, Tome 1 : Pédagogie générale*, Paris, Delagrave.
- MORIN Edgar, 2000, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil.

NJOH MOUELLE Ebénézer, 1988, *De la médiocrité à l'excellence : essai sur la signification humaine du développement suivi de Développer la richesse humaine*, Yaoundé, Mont-Cameroun.

NJOH MOUELLE Ebénézer, 2002, « La philosophie d'abord... », Emmanuel Malolo Dissakè, *L'aspiration à être : autour du philosophe Ebénézer Njoh Mouellé*, Chennevières-sur-marne, Dianöia, pp. 12-22.

NJOH MOUELLE Ebénézer, 1983, *Considérations actuelles sur l'Afrique*, Yaoundé, Clé.

NYERERE Julius Kambarage , 1970, *Socialisme, Démocratie et Unité africaine suivi de La Déclaration d'Arusha*, traduction de Jean Mfoulou, Paris, Présence Africaine.

PAUTET Arnaud, 2021, *Les défis du capitalisme. Comprendre l'économie du XXI^e siècle*, Paris, Dunod.

POAME Lazare Marcellin, 2002, « Njoh Mouellé ou le paradigme onto-théologique du développement », in Emmanuel Malolo Dissakè, *L'aspiration à être : autour du philosophe Ebénézer Njoh Mouellé*, Chennevières-sur-marne, Dianöia, pp. 93-104.

SORO David Musa, 2022, *École et développement chez Joseph Ki-Zerbo*, Abidjan, Balafons.